



HAL
open science

Face aux crises socio-environnementales contemporaines, quelle anthropologie pour quel public ?

Élise Demeulenaere

► To cite this version:

Élise Demeulenaere. Face aux crises socio-environnementales contemporaines, quelle anthropologie pour quel public ?. *Monde Commun*, 2025, Pour une anthropologie publique, 10 (1), pp.94-118. <10.3917/moco.010.0094>. <hal-05566468>

HAL Id: hal-05566468

<https://hal.science/hal-05566468v1>

Submitted on 25 Mar 2026

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No Derivative Works - International License

Face aux crises socio- environnementales contemporaines, quelle anthropologie pour quel public ?

[Élise Demeulenaere ¹]

1. Chargée de recherche au CNRS, Centre Alexandre Koyré.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Après des décennies d'alerte par les experts du climat, la réalité du changement climatique est aujourd'hui solidement établie. Il se manifeste à l'expérience humaine par la multiplication d'événements extrêmes, aux impacts sociaux et économiques parfois très lourds (crues, sécheresses, canicules, ouragans, mégafeux...). Il est en outre devenu le principal moteur de la sixième extinction d'espèces, accélérant encore la dégradation du fonctionnement des écosystèmes de la planète. Le couplage de ces deux crises fait craindre des effets d'emballements et de seuil. La crise environnementale apparaît dès lors comme globale et systémique, et ouvre nombre de questions qui relèvent des sciences humaines et sociales : qui porte la responsabilité historique de cette situation ? Quelles inégalités socio-économiques en découlent ? De quelle façon les sociétés humaines vont-elles se recomposer face à un changement si rapide ?

Cette crise planétaire vient s'ajouter à des destructions environnementales, plus anciennes, à des échelles plus locales, liées à l'extractivisme minier, à des pollutions industrielles, à une simplification des écosystèmes due au déploiement de grands projets de modernisation (infrastructures, modernisation agricole...), qui dans bien de cas soulèvent des questions sur les héritages de la colonisation. À différentes échelles, l'habitabilité de territoires et la continuité de formes de vie sont en jeu, et ce contexte saisit nombre d'anthropologues sur leurs terrains.

Ce texte passe en revue les contributions de l'anthropologie (et autres travaux souvent assimilés à cette discipline) sur la thématique environnementale, pour en détailler les propositions et limites. Après une rapide généalogie des approches anthropologiques de l'environnement, il s'attarde sur les travaux actuellement les plus connus du grand public français pour avoir été largement relayés par certains médias et maisons d'édition. Il pointe que cette vitrine éditoriale et médiatique offre une représentation distordue de la contribution possible des anthropologues face à cet enchevêtrement de crises. À rebours d'une anthropologie principalement tournée

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

vers la discussion critique des catégories conceptuelles de la Modernité, dont les chroniqueurs médiatiques de la vie intellectuelle amplifient la portée, je veux défendre ici le développement d'une *anthropologie publique*, qui noue des collaborations étroites et pragmatiques avec les personnes, collectifs ou institutions, directement concernés par les manifestations concrètes de ces transformations socioenvironnementales.

Les approches anthropologiques de l'environnement : une histoire longue et polyphonique

Les approches anthropologiques de l'environnement ont une histoire longue. Celle-ci est bien documentée dans le monde académique anglo-américain : le champ de l'*environmental anthropology* s'y est en effet institutionnalisé dans les années 1990, et a fait l'objet depuis les années 2000 de plusieurs manuels et anthologies, qui identifient de façon assez consensuelle les textes et courants fondateurs¹. Aux origines de l'*écologie culturelle* dans les années 1950, il s'agissait de remettre en question les interprétations diffusionnistes et évolutionnistes des variations culturelles observables sur Terre, et de proposer que les traits distinctifs d'une culture puissent en partie résulter des contraintes posées par les milieux écologiques dans lequel elle se développe. Par la suite, le courant du *matérialisme culturel* a défendu que les sociétés humaines sont entièrement déterminées par leur environnement, option doctrinaire que les tenants de l'anthropologie structuraliste, attachés à démontrer un autre déterminisme, celui des structures

1. Michael Dove et Carol Carpenter, *Environmental Anthropology. A Historical Reader*, Wiley-Blackwell, 2007 ; Helen Kohnina et Eleanor Shoreman-Ouimet (dir.), *Routledge Handbook in Environmental Anthropology*, New York, Routledge, 2017. Voir aussi, plus récemment publié par des auteurs allemands : Michael Bollig et Franz Krause, *Environmental Anthropology : Current issues and fields of engagement*, Stuttgart, UTB GmbH, 2023.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

de la pensée, ont rejetée avec vigueur. Ce courant idéologique ne doit pas être confondu avec l'approche méthodologique développée par Roy Rappaport, sous le nom d'*anthropologie écologique*, qui propose de poser sur les sociétés humaines (y compris sur leurs rituels) un regard issu de l'écologie des écosystèmes. Parallèlement le champ de l'*ethno-science* s'est intéressé aux savoirs naturalistes populaires, principalement à travers l'étude des classifications vernaculaires des domaines de la nature (plantes, animaux, minéraux...).

Le courant de la *Political Ecology*, fondé au croisement entre anthropologie politique d'héritage marxiste, écologie culturelle et géographie radicale, s'est penché sur les inégalités socio-économiques résultant de l'appropriation inéquitable des ressources naturelles, et a réexaminé de façon critique les récits dominants les justifiant (par exemple, le narratif selon lequel les petites populations paysannes ouest-africaines seraient responsables de phénomènes de déforestation - ce que réfute l'examen attentif des faits historiques).

L'*écologie historique* associée au nom de William Balée a revisité le préjugé selon lequel la forêt amazonienne serait vierge, démontrant au contraire que les pratiques des populations amazoniennes ont transformé leur milieu de vie sur le temps long. L'ethnobiologie, fondée dans les années 1980, s'est attachée à réhabiliter les savoirs écologiques autochtones et les systèmes de gestion des ressources naturelles associés, à une époque où ils étaient déqualifiés ou tout simplement ignorés par les interventions de développement et de modernisation. La communauté de recherche fondée dans le sillage des travaux d'Elinor Ostrom pour étudier les systèmes communautaires de gestion des communs s'est jointe à ces efforts. Pour finir, l'*écologie symbolique* apparaît comme le dernier courant mentionné dans la synthèse des courants historiques proposée par Eduardo Brondizio et ses coauteurs¹, pour avoir nourri au sein de l'anthropologie une discussion critique de l'opposition *nature/culture*.

1. Eduardo Brondizio, Ryan T. Adams et Stefano Fiorini, « History and Scope of Environmental Anthropology », in Helen Kohn et Eleanor Shoreman-Ouimet

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Dans la période récente, les travaux qui articulent matériau empirique et théorisation abondent, et trouvent des espaces de publication chez des éditeurs universitaires (parmi lesquels Duke University Press, ou la collection « Studies in Environmental Anthropology and Ethnobiology » chez Berghahn). Ils donnent à voir un engagement des anthropologues sur des terrains dans lesquels le partage entre le proche et le lointain n'est plus opératoire, et qui relèvent dès lors des « mondes contemporains¹ ». Les chercheurs y saisissent conjointement les expériences, les conceptions du monde, et l'agir politique de communautés aux prises avec des dynamiques impactant leurs formes de vie. Nourries de l'héritage des *science and technology studies*, ces ethnographies incluent parfois dans leur périmètre des acteurs scientifiques dans le même temps qu'elles prennent au sérieux leurs énoncés, ce qui conduit leurs auteurs à défendre qu'ils font de l'« *anthropology of and with science*² ». Ces travaux se nourrissent des diverses traditions précédemment mentionnées – chaque terrain d'enquête invitant à composer de façon originale, la boîte à outils méthodologique et conceptuelle la plus adaptée.

En France, en dépit de l'essor remarquable des études environnementales depuis une décennie, le paysage de l'anthropologie de l'environnement reste relativement peu structuré, et son histoire mal documentée. Avec *Les sociétés et leurs natures*, Georges Guille-Escuret avait posé un premier état des lieux³. S'il reste fort pertinent pour connaître les courants et les débats de l'époque, à l'international et en France (technologie culturelle, ethnobotanique ; débat sur

(dir.), *Routledge Handbook in Environmental Anthropology*, New York, Routledge, 2017, p. 10-30.

1. Marc Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Flammarion, « Champs essais », 2010 ; Michel Agier, « Le tournant contemporain de l'anthropologie », *Socio. La nouvelle revue des sciences sociales*, n° 1, 2013, p. 77-93.

2. Anna Tsing, communication orale, séminaire au Centre de sociologie de l'innovation, juin 2018.

3. Georges Guille-Escuret, *Les sociétés et leurs natures*, Paris, Armand Colin, « Anthropologie au présent », 1989.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

le déterminisme écologique, sur la place de la technique...), l'ouvrage, en rupture de stock depuis des années, reste confidentiel ; il serait en outre à réactualiser pour inclure les travaux et discussions contemporaines.

Tiré d'une conférence, le petit ouvrage de Philippe Descola *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature* a connu lui une large diffusion¹. Cependant, comme son sous-titre l'indique, cet ouvrage retrace principalement les courants anthropologiques qui ont interrogé le concept de « nature » et dans lesquels s'est inscrit l'auteur, au risque de marginaliser d'autres approches². Aussi, malgré l'existence de travaux traduisant une approche dynamique des sociétés en prise avec des changements environnementaux de plus ou moins grande échelle³, le champ de recherche qui domine la discussion intellectuelle en France, reste indubitablement « l'anthropologie de la nature » fondée par Philippe Descola.

Une « anthropologie de la nature » hégémonique pendant deux décennies en France

Le cœur des propositions de l'anthropologie de la nature se trouve développé dans l'ouvrage largement commenté, *Par-delà nature et*

1. Philippe Descola, *L'écologie des autres. L'anthropologie et la question de la nature*, Versailles, Quae, « Sciences en questions », 2011.

2. Élise Demeulenaere, « L'anthropologie au-delà de l'anthropos. Un récit par les marges de la discipline », dans Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn (dir.), *Humanités environnementales. Enquêtes et contre-enquêtes*, Paris, Éditions de la Sorbonne, 2017, p. 43-73.

3. Le numéro de *Monde Commun* consacré à la violence des pollutions environnementales cherchait à se faire l'écho de ce type d'approches (Birgit Müller et Michel Naepels (dir.), « Mondes toxiques », *Monde commun*, n° 5, 2021, p. 6-7). Voir aussi le dossier « Socionatures en tension » du *Journal des Anthropologues* (Barbara Casciarri et al., « Socionatures en tension. Crise climatique et résistances écologiques », *Journal des anthropologues*, vol. CLXVIII-CLXIX, n° 1, 2022, p. 19-39). On pense sinon aux travaux d'Alix Levain sur l'expérience locale et la prise en charge politique des marées vertes en Bretagne, à ceux d'Eve Bureau-Point sur la vie avec les pesticides

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

*culture*¹. Ce livre prolonge des réflexions qui ont animé la communauté internationale des anthropologues dès le début des années 1990, autour du concept de « nature ». Mais l'anthropologue français dépasse le simple constat que la dichotomie nature/culture, loin d'être universelle, est enchâssée dans la matrice métaphysique de la modernité occidentale. Il entend mettre cette matrice idéologique en regard de celles qui structurent le quotidien des autres peuples de la planète. Son modèle théorique est construit suivant la méthode structurale, qui privilégie l'analyse comparative des variations que présentent les sociétés humaines, pour inférer des invariants valables pour l'ensemble de l'espèce humaine. Pour ce faire, Descola postule l'universalité d'une dichotomie entre *l'intériorité* et *la physicalité* des êtres (qu'ils soient humains ou non-humains), qu'on retrouve par exemple en Occident sous la forme de l'opposition entre l'âme et le corps. Sur cette base, il définit quatre modalités d'identification des humains vis-à-vis des existants non-humains, fondés sur des relations de continuité ou de discontinuité au regard de leur intériorité ou de leur physicalité.

Les quatre « schèmes d'identification » qui en résultent définissent autant d'« ontologies », respectivement dénommées *naturaliste*, *animiste*, *totémiste*, *analogiste*. Le monde occidental moderne est décrit comme s'inscrivant dans une *ontologie naturaliste* : on y reconnaît une continuité des physicalités humaines et non-humaines, en vertu de la théorie darwinienne sur l'évolution des espèces ; et une discontinuité des intériorités, en vertu d'une exception de l'espèce humaine liée à son développement spirituel ou

au Cambodge, les travaux en cours de Germain Meulemans sur les pratiques jardinières dans l'héritage des sols pollués en Seine-Saint-Denis, ou ceux dirigés par Birgit Müller sur le vécu des agriculteurs aux prises avec des développements biotechnologiques.

1. Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 2005.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

cognitif supérieur. Les autres sociétés humaines sont distribuées, exemples ethnographiques à l'appui, au sein de cette classification¹.

L'ouvrage à sa parution a reçu un accueil plutôt critique de la part des anthropologues, d'abord en France², puis dans l'anglosphère après que l'ouvrage a été traduit³. Les recensions critiques font en effet ressortir de façon récurrente que la distinction entre intériorité et physicalité, posée comme universelle, n'est pas considérée par tous les anthropologues comme saillante sur leur terrain. En outre, le fait que seule l'ontologie naturaliste est historicisée est pointé comme problématique. Les trois autres semblent figées dans un présent anhistorique – ce qu'assume l'auteur, qui dit s'intéresser ici « aux structures », et différer l'étude de leurs dynamiques. Par ailleurs, les « schèmes intégrateurs des pratiques » sont selon Descola ramenés à deux modalités fondamentales : l'*identification* (par laquelle chacun établit des différences et des ressemblances entre soi et des existants, en inférant des analogies et des contrastes) et la *relation* (qui règle les rapports aux autres), la première étant posée comme antérieure et extérieure à la deuxième. Or, nombre d'anthropologues postulent le contraire – pour eux, l'identification d'un existant prend nécessairement en compte le contexte relationnel dans lequel il apparaît – et rejettent d'idée d'une surdétermination de l'expérience humaine par des schèmes de pensée qui lui préexistent. Enfin, nombre de commentateurs ont souligné une contradiction interne dans la proposition descolienne, qui découpe

1. L'ouvrage illustré *Ethnographies des mondes à venir* issu d'un dialogue entre Philippe Descola et l'illustrateur féru d'anthropologie de la nature Alessandro Pignocchi offre une vulgarisation très accessible du cadre théorique descolien (Paris, Seuil, 2022).

2. Claudine Friedberg, « Par-delà le visible », *Natures Sciences Sociétés*, vol. XV, n° 2, 2007, p. 167-176 ; Jean-Pierre Digard, « Canards sauvages ou enfants du Bon Dieu? », *L'Homme*, n° 177-178, 2006, p. 413-427.

3. Collectif, « Book Symposium-Beyond nature and culture (Philippe Descola) », *HAU : Journal of Ethnographic Theory*, vol. IV, n° 3, 2014, p. 363-443.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

le monde en quatre ontologies, tout en restant enchâssé dans l'ontologie naturaliste. En d'autres termes, Descola invite à penser *par-delà nature et culture* mais reste ancré – en dépit d'un renouvellement du vocabulaire qui ringardise le terme *culture* et privilégie celui d'*ontologie* – dans une anthropologie fondamentalement culturaliste.

En dépit de ces réserves, force est de constater que le cadre descolien a rencontré un extraordinaire écho, bien au-delà de la discipline anthropologique et du seul monde académique. La raison de ce succès est à attribuer à plusieurs facteurs, qui combinent la formidable érudition de *Par-delà nature et culture*, l'autorité académique de l'auteur, l'ambition théorique et la puissance heuristique du modèle, mais aussi la simplicité du message pour un large public, qui peut se résumer à : « le concept de nature n'est pas universel », ou « l'analyse anthropologique invite à sans cesse réinterroger les catégories de la modernité occidentale ».

Durant presque deux décennies, entre disons 2001, date de la création de la chaire d'anthropologie de la nature par Philippe Descola au Collège de France, et 2019, année de son départ à la retraite, « l'anthropologie de la nature » a eu une position hégémonique dans le paysage intellectuel français, effaçant aux yeux d'un public non spécialisé et des plus jeunes générations des pans entiers de l'histoire intellectuelle de l'anthropologie, conduisant en outre à un alignement de la discussion autour de ces seules propositions. Pour qui travaillait sur les relations entre les sociétés et leur environnement, la théorie de Descola semblait en effet s'imposer comme un « point de passage obligé ».

Je peux en témoigner par mon expérience personnelle : après avoir soutenu en 2005 une thèse sur l'ethno-écologie d'une société paysanne du sud de l'Éthiopie, m'inscrivant alors dans le champ relativement confidentiel de l'ethnoscience, j'ai poursuivi en post-doctorat sur les mouvements agricoles français militant pour la

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

réappropriation paysanne des semences. Peu de temps après la parution de *Par-delà nature et culture*, j'ai été amenée à présenter mes travaux issus de ce terrain ethnographique, déclinant les dimensions politiques du mouvement, les critiques que les paysans engagés dans la réhabilitation des semences paysannes opposaient aux pratiques et conceptions de la sélection moderne, mais également, la coconstruction des savoirs entre les paysans et les scientifiques qui les accompagnaient dans des programmes de sélection participative. Régulièrement, les questions de l'assistance me ramenaient au cadre théorique de *Par-delà nature et culture*. J'argumentais que cela n'était pas ma focale, que je concentrais mon analyse sur les intrigues qui remontaient de mon terrain. S'il émergeait certes au sein de ces collectifs paysans une critique du rapport instrumental aux plantes, la question de savoir s'ils étaient animistes, totémistes ou analogistes ne me semblait pas pertinente. Enfin, j'étais sur un terrain éminemment politique, où les effets de positionnements contextuels étaient très forts – dans une arène donnée, un paysan se présentait comme poète interagissant avec des plantes-sujet, dans une autre, le même se présentait comme paysan-chercheur parlant le langage des généticiens – et ces jeux d'articulation me semblaient devoir faire partie de l'analyse.

Un jour, les échanges se sont faits plus tendus avec un.e philosophe, qui, parce que je travaillais en interdisciplinarité avec les sciences du vivant, m'a affublée du qualificatif infamant de « naturaliste », anathème qui impliquait que j'étais prise dans les biais ethnocentriques de la modernité occidentale. J'ai plus tard assisté à des présentations au Collège de France, qui fustigeaient le regard réductionniste que portaient les sciences de la vie sur les savoirs écologiques autochtones. Ce contexte m'a donné du grain à moudre, pour défendre la possibilité d'un « réductionnisme stratégique » (expression inspirée de l'« essentialisme stratégique » décrit par la penseuse indienne Gayatri Spivak) – je voulais désigner par là des stratégies de présentation de soi adoptées par des communautés paysannes ou

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

autochtones, qui dans des contextes où c'est politiquement productif, choisissent de souligner le caractère écologiquement vertueux de leurs pratiques quand bien même ils doivent passer par le réductionnisme de la biologie¹.

En bref, si j'ai bénéficié de l'intérêt renouvelé d'un large public pour l'étude des relations entre les sociétés et leur environnement, j'ai dû régulièrement argumenter pour montrer que le cadre de l'anthropologie de la nature n'était pas pertinent ni pour aborder la dimension politique du mouvement que je suivais, ni pour analyser la dynamique des savoirs qui le sous-tendait. D'autres collègues, pour certains gênés aux entournures par le cadre descolien, se sont débrouillés autrement de ce passage obligé, et confirment paradoxalement sa prévalence dans la discussion intellectuelle en France. Charlotte Brives, à partir d'un travail empirique mené sur des levuristes dans la tradition de l'ethnographie de laboratoire ouverte par Bruno Latour, constate que les scientifiques qu'elle étudie ont des pratiques qui ne reflètent rien de l'« ontologie naturaliste »². Vanessa Manceron publie une ethnographie fine de botanistes et ornithologues amateurs en Grande-Bretagne, qui l'amène à s'inscrire en faux contre le cadre descolien et les préjugés négatifs qu'il nourrit contre les pratiques naturalistes³. Jean Foyer, auteur d'un ouvrage sur des collectifs de viticulteurs en biodynamie, analyse leur cosmogonie en termes d'ontologies hybrides, passant par l'heuristique de l'anthropologie de la nature tout en s'efforçant de lui donner une inflexion plus pragmatique⁴.

1. Élise Demeulenaere, « Savoirs paysans et conservation des ressources génétiques. Réductionnisme stratégique et réflexivité », *Anthropologie et sociétés*, vol. XLIII, n° 3-Repenser la conservation de la nature, 2019, p. 167-192.

2. Charlotte Brives, « Que font les scientifiques lorsqu'ils ne sont pas naturalistes ? », *L'Homme*, n° 222, 2017, p. 35-56.

3. Vanessa Manceron, *Les veilleurs du vivant. Avec les naturalistes amateurs*, Paris, La Découverte, « Les Empêcheurs de penser rond », 2022.

4. Jean Foyer, *Les êtres de la vigne. Enquête dans les mondes de la biodynamie*, Marseille, Wildproject, 2024.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Aujourd'hui nous arrivons à une situation paradoxale. Retraité de la vie académique depuis 2019, Philippe Descola a mis son aura intellectuelle au service de luttes écologistes. Présent dans les Zones à défendre (ZAD) ou soutien de poids aux Soulèvements de la Terre, il est considéré comme incontournable par les médias pour commenter ces luttes. Pourtant, son épistémologie néostructuraliste et le plus souvent anhistorique a été abondamment critiquée par les anthropologues pour sa tendance à dépolitiser les situations, et pour essentialiser les « cultures » qu'il intègre dans son modèle. L'illustrateur Alessandro Pignocchi, dans son ouvrage d'entretien avec Philippe Descola ne s'y trompe pas, lorsqu'il choisit d'intituler le chapitre d'ouverture : « Politiser l'anthropologie de la nature¹ ». Si l'ouvrage est rafraîchissant pour le dialogue qu'il ouvre entre l'anthropologue de la nature et le jeune écologiste inspiré par cette œuvre, si l'on rejoint aisément Pignocchi dans son souhait de rendre plus opérationnelle la réponse de l'anthropologie aux enjeux écologiques et climatiques, des anthropologues dont je suis s'interrogent : le détour par l'anthropologie de la nature est-il vraiment nécessaire ?

Anthropologie et philosophie, des affinités réactivées par le traitement médiatique des « penseurs du vivant »

Un autre élément influe sur la présentation publique du champ de la discipline qui traite des questions environnementales. Claude Lévi-Strauss, Maurice Godelier, Philippe Descola... Nombre de figures de proue de l'anthropologie française sont passées par le Laboratoire d'anthropologie sociale au Collège de France, considéré par les pairs comme « navire amiral » de la discipline. Nombre de chercheurs inscrits dans ce laboratoire ont une formation initiale en philosophie, si bien que l'historiographie de la discipline écrite du

1. Alessandro Pignocchi et Philippe Descola, *Ethnographies des mondes à venir*, *op. cit.*

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

point de vue de ce laboratoire tend à la poser « dans une large mesure [comme] fille de la philosophie¹ ». Or, comme en témoigne Philippe Descola : « Tout en manifestant un respect absolu pour la dimension empirique, ethnographique, de la discipline, [ces anthropologues d'abord passés par une formation philosophique] ont tendance à poser des questions qui sont moins issues de généralisations inductives à partir des données, qu'informées par des problématiques philosophiques, sur la nature de la connaissance, de la fonction symbolique, de l'institution de la société, etc.². » Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si une part significative de l'œuvre de Descola s'est construite dans un dialogue au long cours avec le sociologue et philosophe Bruno Latour, et que les collègues anthropologues outre-Atlantique intitulent le phylum intellectuel qui en résulte la « French philosophical anthropology ».

On peut faire l'hypothèse que cette façon de poser les questions suscite une appétence particulière de la part des chroniqueurs médiatiques de la vie intellectuelle³. On constate aussi que le traitement médiatique et éditorial des travaux des anthropologues nourrit la confusion entre les démarches anthropologique et philosophique. Durant les étés 2020 et 2021, le journaliste Nicolas Truong qui dirigeait les pages « Idées-Débats » du *Monde* a publié une série d'entretiens dédiée aux « Penseurs du vivant ». Republiée plus tard chez Actes Sud, cette série rassemblait des chercheurs de différentes disciplines, tous inspirés par « le renversement métaphysique » opéré par Philippe Descola et Bruno Latour. Dans la collection, philosophes et anthropologues étaient particulièrement bien représentés

1. Philippe Descola, *L'écologie des autres*, *op. cit.*
2. Philippe Descola, « Entretien avec Philippe Descola », *Cahiers philosophiques*, vol. CXXVII, n° 4, 2011, p. 23-40.
3. Il faudrait approfondir ce point à la lumière de la sociologie des médias et de l'histoire des intellectuels. Voir Jean-François Sirinelli et Michel Leymarie, *L'histoire des intellectuels aujourd'hui*, Paris, Puf, 2003.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

(citons Vinciane Despret, Baptiste Morizot, Emanuele Coccia pour les uns ; Frédéric Keck, Nastassja Martin pour les autres). Dans l'introduction de l'ouvrage, la sélection d'auteurs apparaît pensée pour illustrer « le tournant écopolitique de la pensée », apte à « inventer de nouvelles façons d'habiter la terre »¹. Le journaliste les présente comme « des intellectuels de terrain, souvent, qui se sont frottés à l'ethnologie et formés à l'anthropologie » : « [leurs] manières de penser de façon accordée ne sont pas le signe de la fin de l'universalité, mais celui d'un ancrage territorial de la pensée ». Les titres de certaines contributions donnent le ton qui marquera par la suite l'étiquette « Penseurs du vivant », entre mots d'ordre (« Ne déclarons pas la guerre au vivant » ; « il faut politiser l'émerveillement ») et énoncés généraux dont l'usage de la première personne du pluriel est le marqueur (« nous sommes tous une seule et même vie » ; « nous vivons une crise du récit »).

La série de Nicolas Truong, si elle a marqué un jalon, s'inscrit dans une temporalité plus longue. Elle vient couronner plus de dix ans d'activité éditoriale – de la maison d'édition Wildproject créée en 2008 consacrée à l'écologie « entendue comme une révolution culturelle et politique des sociétés modernes », à la collection « Mondes Sauvages » d'Actes Sud fondée en 2017 « pour repenser notre relation à la nature ». La consultation de ces publications – ne serait-ce que des quatrièmes de couverture, des titres traduits de l'anglais, ou des chapôs des articles – suggère qu'éditeurs et journalistes intéressés par cette production intellectuelle tendent à infléchir la contribution de l'anthropologie vers la production de discours universalistes et moralistes, répondant aux attentes supposées de leur lectorat².

1. Nicolas Truong, *Les penseurs du vivant*, Arles, Actes Sud, « Nature », 2023.

2. On s'interroge par exemple sur les choix opérés par la collection « les Empêcheurs de penser en rond » à La Découverte, pour la traduction en français de l'ouvrage *Friction* d'Anna Tsing. De *Friction. An ethnography of global connections*, le titre devient *Friction. Délires et faux-semblants de la globalité* – un sous-titre dont aucun des termes n'a de sens pour les sciences sociales. D'un ouvrage ethnographique documenté,

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

La période actuelle est également marquée par la diffusion en France de l'approche des « humanités environnementales ». Ce label est né en 2012 en Australie, dans un contexte où le découpage des disciplines universitaires rapproche au sein de la catégorie *humanities*, l'anthropologie, la philosophie, les études littéraires et approches artistiques¹. Les humanités environnementales invitent à des rapprochements entre art et science, et exacerbent la tradition littéraire de l'anthropologie. Il en résulte des textes dont le statut n'est pas très clair – entre spéculation philosophique, enquête ethnographique, et récit littéraire – produits par des auteurs jonglant entre plusieurs identités – anthropologue ou philosophe, et écrivain.e. Il ne s'agit pas ici de fustiger par principe le mélange des genres, ni de retirer aux anthropologues le plaisir de l'écriture, mais de prendre conscience que le passage dans l'univers de la création artistique dispense de toute contrainte académique, parmi lesquelles, centrales en anthropologie, la méthode et la réflexivité ethnographiques. À défaut de celles-ci, on ne sait plus *qui parle*, ni *au nom de qui* ou *de quoi*. À noter, l'éditeur Wildproject a été particulièrement actif dans la traduction des travaux fondateurs des humanités environnementales et semble fondre l'anthropologie dans ce grand paquet abondant l'« écologie comme révolution culturelle », nourrissant un grand malentendu sur la nature de la discipline².

offrant des propositions méthodologiques stimulantes, et un cadre interprétatif novateur pour étudier les dynamiques de globalisation, l'ouvrage en français est étrangement marketé sous les termes d'une critique convenue de la mondialisation.

La thèse provisoirement intitulée « Récits, métarécits, contre-récits : une analyse des savoirs-pouvoirs dans la philosophie environnementale contemporaine francophone » de Maud Lepers, en préparation à l'EHESS sous la direction de F. Chateauraynaud et W. Feuerhahn, abordera les effets sur la vie intellectuelle de cette vague éditoriale.

1. Guillaume Blanc, Élise Demeulenaere et Wolf Feuerhahn, *Humanités environnementales*, op. cit., 2017.

2. Baptiste Lanaspèze et Marin Schaffner, *Ce que l'écologie fait à l'université. Descriptions, critiques, projections*, Marseille, Wildproject, 2023. Voir en particulier le schéma des quatre pôles de l'enseignement de l'écologie, consultable ici : <https://>

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Dossier

Les « penseurs du vivant » sous le feu de la critique

Cette médiatisation d'auteurs, érigés en nouveaux prophètes de la pensée écologique, n'a pas manqué de provoquer des réactions d'agacement. Dans un texte publié en septembre 2021, *Pleurnicher le vivant*, Frédéric Lordon étrille les nouveaux « penseurs du vivant », célébrés dans les médias pour leur pensée en apparence radicale et subversive, mais qui pourtant s'abstiennent de toute vision politique et évitent soigneusement de désigner la racine du mal : le capitalisme¹. Le marxiste hétérodoxe pointe en particulier leur compatibilité, voire leurs collusions, avec des acteurs majeurs du capitalisme. Avant Lordon, le sociologue bourdieusien spécialiste d'Amérique latine Franck Poupeau s'était agacé des travaux d'anthropologues et sociologues, qui, tout préoccupés qu'ils sont de remettre en cause la coupure entre nature et société héritée des Lumières, et soucieux de considérer les non-humains comme des acteurs à part entière, en finissent par négliger l'analyse des rapports d'inégalités entre groupes humains. Le surtitre de l'article « Ce qu'un arbre peut vraiment cacher », était éloquent : « Chanter l'âme des forêts ou cultiver l'environnementalisme des riches² ? » On retrouve dans cette dernière expression, un écho aux critiques dénonçant le « latourisme de gauche », la vacuité de la pensée « radical chic », ou l'esthétisation par les intellectuels des luttes autochtones.

Les « penseurs du vivant » se voient essayer une nouvelle charge avec la publication en septembre 2023 de l'ouvrage de la sociologue

wildproject.org/media/pages/livres/ce-que-l-ecologie-fait-a-l-universite/aa4cac31c1-1694518890/dp-expo-wp-cpt-v2.pdf

1. Frédéric Lordon, *Pleurnicher le vivant*, 2021, disponible en ligne : <https://blog.mondediplo.net/pleurnicher-le-vivant>

2. Franck Poupeau, « Ce qu'un arbre peut véritablement cacher », *Le Monde diplomatique*, septembre 2020, p. 22-23.

juin 2025

numéro 10

Monde commun

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Alexandra Bidet et son coauteur Vincent Rigoulet *Vivre sans produire. L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant*¹. À travers l'analyse de trois ouvrages (*Quand les plantes n'en font qu'à leur tête*, *Raviver les braises du vivant* et *À l'Est des rêves*, respectivement signés par l'anthropologue Dusan Kazic, le philosophe Baptiste Morizot, l'anthropologue Nastassja Martin), Rigoulet et Bidet pointent l'écueil idéaliste des penseurs du vivant : à les lire, la crise écologique serait avant tout une affaire d'imaginaire, de récit, et il suffirait de repenser *nos (sic)* relations au vivant pour la résoudre. L'ouvrage de Kazic en particulier propose comme piste de « sortir du paradigme de la production » - une proposition endossée par Bruno Latour peu de temps avant sa disparition. Ces positions apparaissent problématiques aux deux auteurs de *Vivre sans produire* car il existe bien une réalité matérielle à la vie humaine sur terre, qui ne peut se passer de production, et celle-ci est enchâssée dans des infrastructures matérielles. La sociologue du travail en particulier regrette qu'il n'y ait dans ces textes aucune réflexion sur le « bien produire ». Une telle réflexion, et les réflexions subsidiaires sur le « quoi produire ? » « comment bien produire ? » ouvrirait la voie à d'autres encore, sur le démantèlement nécessaire de certaines infrastructures toxiques de production, et la construction de nouvelles infrastructures, permettant des activités compatibles avec le respect des limites planétaires.

À l'aune de ces critiques, les limites des approches anthropologiques qui se contenteraient de n'aborder que l'aspect idéal des rapports à l'environnement, et ne prôneraient que des changements d'imaginaires, que de nouveaux récits, apparaissent au grand jour. À trop insister sur la dimension « culturelle », il y aurait, comme cela a été largement commenté par d'autres anthropologues et par les chercheurs d'autres disciplines en sciences sociales - de l'économie politique à la *political ecology* en passant par le pragmatisme

1. Vincent Rigoulet et Alexandra Bidet, *Vivre sans produire : L'insoutenable légèreté des penseurs du vivant*, Vulaines sur Seine, Editions du Croquant, 2023.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

sociologique – un risque d’effacement des conflits, des asymétries de pouvoir opérant à différentes échelles, ou des dimensions matérielles de l’existence.

Dans l’autre camp, intellectuels et journalistes se dressent pour défendre la fécondité des réflexions dites « ontologiques », qui remettent en question les certitudes de la modernité occidentale (anthropocentrisme, dualisme nature/culture...) en montrant la diversité des façons de composer les mondes. D’autres plaident pour de « nouvelles » synthèses entre analyse marxiste et ces acquis de l’anthropologie. Ainsi, le sociologue et journaliste à *Mediapart* Joseph Confavreux défend contre Lordon qu’il n’y a pas lieu d’opposer une réflexion dite « ontologique » (de quoi est fait le monde ?), à la critique – politico-économique, sociale et maintenant écologique – du capitalisme. S’appuyant sur une nouvelle génération de philosophes (Antoine Chopot et sa coautrice Léna Balaud, Paul Guillibert), Confavreux en appelle à « allier le rouge et le vert [des luttes écologistes] au-delà de l’anthropocentrisme¹ ». Ce débat est certes utile pour sortir de l’ornière idéaliste dans laquelle la « pensée du vivant » s’est embourbée, mais désole un peu, tant il met en scène des positions caricaturales, ou propose des voies de sortie pourtant travaillées depuis trente ans par la *Political Ecology*². Sans doute n’en serait-on pas là en France, si la présentation publique de l’anthropologie depuis vingt ans sur les questions d’environnement ne s’était pas réduite à une réflexion critique de la métaphysique occidentale et de son opposition conceptuelle nature/culture, et si

1. Joseph Confavreux, « Le “vivant” noie-t-il le poisson politique ? », *Revue du Crieur*, 2023.

2. L’ouvrage *Liberation Ecologies* est un jalon important de la réorientation « post-structuraliste » de la *Political Ecology*. Celle-ci se donne alors pour objectif de traiter conjointement des rapports de pouvoir qui déterminent l’accès aux ressources naturelles, et des dimensions « culturelles » des rapports à la nature. Richard Peet et Michael Watts, *Liberation Ecologies. Environment, Development and Social Movements*, London, Routledge, 1996.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

ne s'était pas récemment autonomisé un champ au croisement entre anthropologie et philosophie de l'environnement, devenu suffisamment puissant pour être complètement autoréférent.

Il reste à mon avis deux points critiques que ces commentateurs n'ont pas suffisamment relevés. Tout d'abord, quelle conception du politique porte ce « tournant écopolitique » ? Quelles formes de politique ignore-t-il ? Ne passe-t-il pas sous silence les capacités d'agir d'une multiplicité d'acteurs, que l'anthropologie du politique inclut dans son périmètre d'étude¹, pour surestimer le poids de la parole des intellectuels dans l'espace public ?

Ensuite, qui est ce « nous » qui sature ces écrits ? On doit supposer qu'il ne renvoie pas à l'humanité dans son ensemble, tant les historiens de l'environnement ont souligné que traiter de la place de l'Humain en général face à la crise environnementale globale était une façon de diluer les responsabilités de certains groupes : les sociétés industrielles enrichies par le colonialisme, les grands acteurs du capitalisme, les ultra-riches... Renvoie-t-il alors, en écho au *Nous n'avons jamais été modernes* de Bruno Latour, aux « Modernes » ? Les lecteurs de ces écrits sont-ils donc supposés tous s'identifier comme appartenant à une culture occidentale homogène, ce qui opérerait implicitement d'une assimilation forcée déniait toute différence ? Ce « nous » renvoie-t-il sinon, dans une certaine tradition en philosophie, à un entre-soi qui s'efforce de penser le monde, instituant dès lors un partage gênant entre un sujet pensant, et les autres ?

1. Voir le numéro thématique de *Anthropological Theory*, sur l'anthropologie politique au XXI^e siècle, et sa recension en français. Nancy Postero, Eli Elinoff et Nicole Fabricant (dir.), *Anthropological Theory 19(1). Special Issue : Politics In The Time Of « Post Politics » : Rethinking Anthropology's Conception of The Political For The 21st Century*, 2019. Étienne Bourel, « Anthropological Theory, 2019, 19 (1) : Politics in the Time of "Post Politics". Rethinking Anthropology's Conception of the Political for the 21st Century, Nancy Postero, Eli Elinoff & Nicole Fabricant », *L'Homme*, n° 238, 2021, p. 167-175.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Ces questions rhétoriques veulent ici souligner que cet usage stylistique du « nous » est fondamentalement antagoniste d'une anthropologie désireuse de se départir du point de vue universaliste de nulle part, pour laisser la place à l'altérité (des enquêtés tout comme des lecteurs). Et montrer que si les penseurs du vivant sont problématiques, c'est avant tout pour le flou entretenu autour du « nous » au nom duquel ils parlent, et plus précisément, pour leur prétention à professer largement ce que leur expérience de pensée, forcément singulière et située, mais rarement explicitée, leur a enseigné. Leur message peut toucher juste, mais devient contreproductif dès lors qu'ils s'adressent à d'autres publics que ceux qui leur ressemblent.

Ces remarques, ainsi que la thématization de ce numéro autour de l'« anthropologie publique », invitent à déplier quel type de lectorat ces travaux rencontrent principalement. Gageons que c'est plutôt un lectorat éduqué, urbain ou néorural, acquis aux discours écologistes, qui se trouve touché par les appels à se reconnecter au vivant ou à pister les loups ; emporté par des récits véhiculant une conception romantique de l'ethnographie dans des contrées lointaines ; séduit par des configurations discursives faisant des populations autochtones des sources d'inspiration pour un monde occidental en crise, au risque de nourrir des préjugés orientalistes voire coloniaux¹. Mais si l'intention est d'élargir la portée et l'impact de l'anthropologie face aux enjeux contemporains, on peut travailler à développer des pratiques de recherche qui ne se restreignent pas à ce seul public.

1. Zoe Todd, « An Indigenous Feminist's Take On The Ontological Turn : "Ontology" Is Just Another Word For Colonialism », *Journal of Historical Sociology*, vol. XXIX, n° 1, 2016, p. 4-22. David Chandler et Julian Reid, « Becoming Indigenous : The "Speculative Turn" in Anthropology and the (Re)Colonisation of Indigeneity », *Postcolonial Studies*, vol. XXIII, n° 4, 2020, p. 485-504.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Propositions programmatiques pour une anthropologie environnementale orientée vers l'action

Dans le contexte contemporain, marqué par l'enchevêtrement de multiples crises (écologique, climatique, mais aussi sociale, économique, politique), il est urgent – et nous sommes plusieurs à le faire – de réhabiliter et développer une anthropologie environnementale qui se déploie de façon plus discrète, sur des terrains d'enquête précis. Je propose d'en décliner un programme possible en quatre points : collaborative, pleinement ancrée dans l'interdisciplinarité avec les sciences du vivant, et dans les *science studies*, et toujours ouverte. Ces quatre points sont à prendre comme des propositions heuristiques plus que comme des conditions à remplir nécessairement ; deux d'entre eux ont l'avantage d'explicitier dans quel sens il est possible d'élargir notre entendement de l'anthropologie publique.

Collaborative. À travers ce terme, il s'agit de revendiquer une posture de recherche qui rompe avec la position de surplomb, et ce, à tous les stades de la recherche, de l'ethnographie (mais cela va sans dire puisque l'ethnographe doit toujours négocier sa place sur le terrain) jusqu'à l'analyse pour promouvoir une production négociée de sens¹. Comme je l'énonçais dans un précédent texte, « longtemps, cette démarche dialogique a été rejetée par le monde scientifique au motif que le chercheur sacrifiait à sa liberté académique et à la neutralité. Mais les termes de ce débat qui oppose engagement aux côtés des communautés étudiées versus distance analytique nous paraissent éculés. Le courant de l'«anthropologie du contemporain» prend acte de la proximité des chercheurs avec le monde qu'ils étudient et remet en question le régime d'extraterritorialité de la

1. Demeulenaere Élise *et al.*, « La sélection participative à l'épreuve du changement d'échelle. À propos d'une collaboration entre paysans sélectionneurs et généticiens de terrain », *Natures sciences sociétés*, vol. 25, n° 4, 2017, p. 336-346.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

Dossier

recherche (Agier, 2013). Ce qui a parfois été disqualifié sous le terme d'«embarquement» du chercheur peut dès lors être reformulé sous l'angle politique de la liberté et de l'autonomie des individus et des collectifs sur lesquels l'anthropologue se penche¹ (Dubey, 2013) ». On pourrait parler de recherche participative, mais cette expression n'a pas vraiment de sens pour la trajectoire de l'anthropologie. Dans la tradition nord-américaine, où s'est posée de façon précoce la question du consentement des *communities* aux recherches les concernant, ce sont plutôt les expressions *community-based research*, ou « ethnographie/anthropologie collaborative » qui se sont imposées². Dans ces courants de recherche largement nourris de l'héritage de l'éducation populaire (et qu'illustrent bien les recherches nord-américaines pour la justice environnementale), les publics visés sont en premier lieu les communautés partenaires, et les projets tournés vers l'amélioration de leurs conditions de vie.

Interdisciplinaire. Il faut défendre, de concert avec d'autres chercheurs engagés de longue date dans les études environnementales, que l'environnement n'est pas un « objet » ni même un « thème » pour les sciences humaines et sociales comme un autre. Il existe une réalité physique du changement climatique, de l'érosion de la biodiversité - et pas seulement des discours, ou des métaphores. C'est la raison pour laquelle certains collègues préfèrent adjectiver le terme environnement pour nommer le champ dont ils se revendiquent, façon de signifier que l'épistémologie même de leur discipline se trouve infléchie par son objet³. Une façon de prendre au sérieux

juin 2025

numéro 10

Monde commun

1. Élise Demeulenaere *et al.*, « La sélection participative à l'épreuve du changement d'échelle. À propos d'une collaboration entre paysans sélectionneurs et généticiens de terrain », *Natures Sciences Sociétés*, vol. XXV, n° 4, 2017, p. 336-346.

2. Luke Eric Lassiter, « Collaborative Ethnography and Public Anthropology », *Current Anthropology*, vol. XLVI, n° 1, 2005, p. 83-106. Voir également la revue fondée en 2008 par Luke Lassiter, *Collaborative Anthropologies*.

3. Par exemple, Denis Chartier et Estienne Rodary, *Manifeste pour une géographie environnementale. Géographie, écologie, politique*, Paris, Presses de Sciences Po, 2016.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

cette réalité, qui se manifeste plus ou moins concrètement aux acteurs de terrain, est de croiser les savoirs des sciences sociales avec ceux des sciences de la vie et de la terre. Dès lors, le public potentiel de la production anthropologique s'ouvre aux collègues engagés dans ces attelages interdisciplinaires de recherche, et indirectement aux institutions qui les financent.

Ancrée dans les *science studies*. Le réalisme revendiqué à travers le précédent point n'implique pas que la réalité du monde doit être dictée par les partenaires des sciences de la vie et de la terre. L'appel à l'interdisciplinarité ne doit pas impliquer arrimer les savoirs des uns aux savoirs des autres. Les études sociales des sciences développées depuis les années 1970 ont contribué à ouvrir la boîte noire de « la Science », à en démystifier la supposée unité, pour montrer des pratiques de sciences en action. Il en résulte une compréhension du fonctionnement de la recherche scientifique nourri par le pluralisme, le débat contradictoire, le dissensus. En outre, les « études sociales des sciences » lorsqu'elles se sont intéressées aux relations entre science et société, ont développé une attention aux frictions épistémiques et aux asymétries de pouvoir entre producteurs de savoirs. Face à de telles confrontations de savoir-pouvoir, l'anthropologue nourri de cet héritage peut alors se faire le relais, le traducteur, et parfois l'avocat des savoirs portés par les collectifs avec lesquels il travaille, auprès des publics que la pratique interdisciplinaire de la recherche l'amène à fréquenter

Ouverte. Quand bien même l'anthropologue s'immerge dans des terrains traversés par des problématiques environnementales, sa pratique le conduit à rester attaché au caractère fondamentalement inductif de l'enquête, et à l'entremêlement étroit des enjeux sur le terrain. Cette précaution s'impose d'autant plus que les catégories d'écologie, d'environnement, à l'instar du concept de nature, ne trouvent souvent pas d'équivalent dans les populations ou collectifs étudiés. À trop élaborer et conceptualiser sur les questions « d'environnement », on prend le risque d'imposer un découpage conceptuel

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

porteur d'ethnocentrisme, ou de passer à côté des logiques et préoccupations des acteurs. Aussi, si l'ethnographie fait émerger d'autres intrigues de terrain, l'anthropologue doit s'autoriser à les suivre, quand bien même il s'éloigne de sa focale d'origine. Autrement dit, il ne peut pas préjuger du champ de son engagement.

Conclusion

En France, l'anthropologie de la nature de Descola a l'immense mérite d'avoir sorti la thématique écologique de sa relative marginalité en anthropologie, et d'avoir offert une grande visibilité médiatique à la discipline. La version vulgarisée de son modèle structuraliste a joué un rôle d'inspiration très fort auprès des luttes écologistes en France, de la ZAD Notre-Dame-des-Landes aux Soulèvements de la Terre. Les « penseurs du vivant » médiatisés par Nicolas Truong sont en outre beaucoup lus parmi les étudiants qui arrivent en master d'ethnologie-anthropologie ou en études environnementales, ainsi que dans nombre de cercles militants plus ou moins directement liés à l'environnementalisme. On ne peut nier la portée de ces ouvrages auprès de ces publics. Cependant, aussi séduisantes soient-elles, ces propositions restent impuissantes à produire de l'intelligibilité sur nombre de situations. En outre, dans un contexte marqué par la montée globale de l'extrême droite et du climatoscepticisme, on doit se montrer attentif aux effets de rejet que peuvent susciter ici ou là, les discours moralistes venant des élites culturelles, sur l'écologie.

Rédigée avant les élections législatives de juin-juillet 2024, dans l'effroi de la possibilité d'une majorité d'extrême-droite au parlement, une tribune de la metteuse en scène de théâtre Ariane Mnouchkine s'interrogeait : « Qu'est-ce qu'on n'a pas fait ? Ou fait que nous n'aurions pas dû faire¹ ? » La directrice du Théâtre du Soleil,

1. Ariane Mnouchkine, « À quel moment doit-on cesser de faire du théâtre sous un gouvernement RN ? », *Libération*, 12 juin 2024.

→ DOSSIER

Face aux crises socioenvironnementales contemporaines,
quelle anthropologie pour quel public ?

créatrice de nombreuses œuvres théâtrales remarquées pour leur engagement à gauche, constatait la cécité collective du milieu artistique sur les transformations sociales et politiques qui se sont jouées en deux décennies dans le pays ; et l'arrogance de prises de position médiatiques moralisant aujourd'hui le vote d'extrême-droite. Pour elle, le monde de la culture devait désertier les tribunes médiatiques, se remettre au travail et retrouver son public.

Une telle leçon est inspirante pour notre domaine. Elle invite les anthropologues à revenir aux fondamentaux de leur métier : enquêter sans relâche sur le terrain, aux côtés de personnes prises ou engagées dans des formes de vie toujours singulières. Rendre compte des multiples façons d'habiter le monde, témoigner de la créativité qui émane de territoires donnés, mais aussi de vies empêchées. Adapter sa boîte à outils méthodologique et conceptuelle à chacune des situations ethnographiques. Résister aux sirènes de la montée en généralité - ce qui n'est pas incompatible avec un travail de conceptualisation - en soulignant toujours l'importance des contextes. Laisser, dans la tradition de l'ethnographie, une part inductive au terrain. Accepter que l'écologie, la nature, l'environnement ne sont pas nécessairement la préoccupation majeure des enquêtés, ou du moins pas leur entrée principale dans le monde, qu'ils peuvent être pris dans d'autres jeux de contraintes. Se laisser surprendre par l'enquête, accepter de dériver. Travailler de façon collaborative, en pleine reconnaissance de la capacité d'agir des acteurs de terrain, dans le respect des autres disciplines scientifiques, et dans l'espoir que le savoir anthropologique puisse aussi les outiller. Il ne s'agit pas de délaisser la parole publique, mais de donner une place première à l'enquête et aux collaborations de terrain, aux dépens de la production de discours façonnés pour trouver une place dans le paysage éditorial et médiatique de l'écopolitique. Et de considérer que l'anthropologie publique se décline aussi sur le terrain, de façon discrète, dans la recherche collaborative.